

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le lieu collectif

Catherine Dorion

Volume 53, Number 4 (296), June 2012

Nous ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66864ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dorion, C. (2012). Le lieu collectif. *Liberté*, 53(4), 65–71.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

NOUS?
CATHERINE DORION

LE LIEU COLLECTIF

Ce ne sont pas les Québécois qui sont tristes et moroses
ce n'est pas le Québec qui est triste et morose
c'est notre *lieu collectif* qui est triste.
Ce n'est pas un lieu matériel
mais c'est un lieu réel.
Et dans un monde matérialiste le réel nous manque avec tant de force
qu'on n'arrive même plus à se rappeler de quoi il est fait
ne reste en chacun de nous qu'un trou en forme de ce que nous
aimions
de ce que nous étions
mais dont nous sommes en train de perdre le souvenir peu à peu
comme dans *L'histoire sans fin*
une histoire sans commencement
une histoire sans histoire
bah
nous ne serons pas les premiers à démissionner
nous ne serons pas les premiers à décider de ne pas faire d'his-
toires.

Mais nous ne sommes pas si malheureux
aux Galeries de la Capitale je vois des gens rire, heureux en famille

malgré l'incommensurable manque de poésie des lieux, la pollution musicale et les publicités pleines à craquer de bonheur *cheap*
je nous regarde et je me console : la joie est tenace comme une gracieuse mauvaise herbe
nous ne sommes pas si malheureux nous sommes capables d'éclats de rire sortis du fond du ventre, capables d'amour, de bonté, de tout ce qui est doux de la vie entre humains
nous ne sommes pas si malheureux.

Mais il y a un lieu où il ne faut pas nous emmener
un lieu où nous devenons sombres et honteux
et sans pitié.

C'est notre lieu collectif.

Dès qu'on s'en approche, avant même qu'on y soit, les insultes fusent déjà.

Ça siffle méchamment, ça soupire avec mépris, ça jette les journaux dans le recyclage en gueulant.

Le Québec, c'est une société de BS.

Le Québec pense juste à sa maison en banlieue, son chien, sa tondeuse pis son char

le Québec est une province de colonisés

le Québec est colon il fait juste répéter ce que les journaux disent

le Québec est corrompu pourri

le Québec se fout du Québec

le Québec se fout de l'Afrique

le Québec se fout de se faire marcher dessus

le Québec se fout de toute

le Québec dit non à toute

le Québec est vieux pis peureux

le Québec est un gros boomer en bobettes qui joue à *Videoway* dans son *lazy-boy*

le Québec est raciste

le Québec veut toujours du changement rien que pour se désen- nuyer

le Québec ne veut jamais rien changer

le Québec c'est morose, c'est plate à mort, c'est mort en tabarnak, laisse faire le Québec.

C'est laite ici

ça pue

laisse faire le lieu collectif
oublie ça
fais ton chemin mon grand
tu vas aller plus loin.

Tu veux être *hot*? Tu veux flasher? T'es un *leader* de demain? Tu veux t'élever au-dessus de la morosité? Tu veux être un des *successful Quebecers, Quebeckian, Quebecois, what do you call it? Anyway. First : if you wanna succeed*, laisse faire le lieu collectif d'où tu viens, c'est pas de ta faute, c'est un lieu désolé, c'est un corps laissé là après la bataille, c'est des *beams* de métal qui fument après l'incendie, c'est des couloirs de HLM qui sentent la solitude pis le pot, c'est ce qu'il reste dans la ruelle du restaurant quand les vidangeurs sont passés.

Laisse faire
regarde du côté de ceux qui n'ont pas de complexes
regarde du côté propre où ça ne se néglige pas soi-même
regarde du côté des gagnants
bien sûr il te restera peut-être le malaise d'être de cette collectivité-là qui n'est pas très *hot*
bien sûr il te restera une espèce de crochitude incarnée, mais avec un peu de chance tu ne la transmettras pas à tes enfants
ça devrait disparaître, c'est un gène récessif
c'est une collectivité de récession
mais toi tu seras fort
tu feras comme ceux qui ont eu une enfance mauvaise et qui la mettent sous le tapis une fois pour toutes
tu n'en parleras plus
tu n'y penses plus
quelques cauchemars inconfortables sans plus
une impression, légère la plupart du temps, de marcher à côté de toi-même sans plus
mais tu seras maintenant au beau, au très beau milieu de ces centaines de millions de décomplexés, au beau milieu de leur culture de bouffe surgelée et de musique d'ordinateur, *their way of life, their huge credit line, their dream of being on TV*
tu entres dans une culture *propulsatrice*
dans cette culture qui est le Hummer-limousine de toutes les cultures
tu ne renies en toi-même qu'un lieu collectif dévasté et enfin tu réussis *and comes the media exposure and flows the cash.*

On dit que les Québécois n'aiment pas les Québécois qui réussissent

mais c'est que les Québécois, au fond d'eux-mêmes, exactement là où ça sent le renfermé, se sentent abandonnés par ceux qui ont renié le collectif pour réussir tout seuls, sans eux

à preuve, ceux qui réussissent sans se départir du Québec en eux sont idolâtrés par les Québécois comme la Bible ne le permettrait jamais

Gilles Vigneault, Yvon Deschamps, Sol, Richard Desjardins, Fred Pellerin

mais qu'ont-ils fait ceux-là ?

Ils ont mis le pied en plein dans cette terre désolée du lieu collectif québécois et l'ont observée avec amour. Ils l'ont observée comme un travailleur de rue regarde l'homme perdu qu'il a devant lui sans se dire : « Ark, que t'es laite, ta vie c'est de la marde, tu n'iras jamais nulle part, ark, que j'aimerais mieux ne pas être vu en ta présence... »

Ils l'ont observée comme un travailleur de rue regarde l'homme perdu et aperçoit sous les cicatrices et la désolation un homme avec tout ce qu'il y a de merveilleux en l'homme

sa vulnérabilité

devenue expérience

devenue profondeur

en voie de devenir, peut-être, avec un peu d'aide, de la force

et non seulement il voit cet homme avec d'autres yeux que ceux de l'air du temps

avec d'autres yeux que ceux des sondages qui tiennent en esclavage toute une civilisation de regardeux de télé

mais il n'a pas peur de se reconnaître en lui

devant lui il n'y a pas qu'un homme perdu

devant lui, c'est son frère, c'est son vieux père, c'est son fils

devant lui, c'est lui-même, la même voix, les mêmes yeux, les mêmes superbes avant-bras veineux sculptés par les soucis

et par le passé

la même chaude et rare humanité délicieuse au fond du regard derrière la souffrance

et au lieu de céder à la honte et à l'ambition pour se détourner de cet homme perdu, les Vigneault et Pellerin demeurent aimants et curieux, tristes souvent, mais curieux et aimants, bien installés au centre de la réalité

pendant qu'autour d'eux frénétiquement on continue de lutter pour

la croissance du PIB et pour la liberté sacrée de passer ses journées de congé dans les centres d'achat à s'enterrer sous les bébelles d'une armée d'enfants d'Asie

sous des objets qui n'ont rien à voir avec rien.

Où est passée notre histoire ? Qu'a-t-on fait du conte qui nous racontait ? Pourquoi nous sommes-nous enterrés sous des bébelles aussi laides ?

Nous sommes huit millions avec chacun notre moignon au bout duquel manque ce lieu collectif que nous trouvons encore laid même après toutes ces chansons qui répétaient comme pour conjurer le mauvais sort : « Fiers d'être Québécois », mais malgré les contractions douloureuses qui nous prennent de temps en temps la honte refuse obstinément de passer et nous sommes fatigués de pousser.

Et nous essayons toujours aussi fort de nous déguiser

écoutez-moi je n'ai pas d'accent

ni en anglais ni en français

vous ne pourrez même pas deviner d'où je viens on me dit que je n'ai pas d'accent et je soupire de soulagement

j'ai voulu que vous m'aimiez et c'est pour cela que je ne suis plus personne

regardez comme je suis devenu fade, comme je suis devenu ce que vous attendiez de moi

mais n'attendez plus de moi aucune originalité

aucun génie

aucune douceur

aucune vérité

aucune poésie

rien de tout ce qui manque si cruellement à notre monde

j'ai disparu loin derrière moi-même pour être certain que vous n'ayez plus rien à redire sur moi

car c'est vous qui savez ce qu'il est bien d'être n'est-ce pas

moi, je ne vaud pas grand-chose, je ne sais pas grand-chose

et les miens ne sont pas très intéressants.

Mais tout à coup

devant l'amour et la curiosité du travailleur de rue

l'homme perdu se met à bouger

son cœur tremble, ses muscles se relâchent, une détente soudaine et non ressentie depuis trop longtemps le prend, il sourit, il pleure.

S'il avait trois ans, il sauterait dans les bras de son bienfaiteur pour se mettre en boule dans sa chaleur, mais c'est un adulte, c'est un homme. Il se retient, il écoute l'émotion se cogner contre toutes les parois de sa poitrine de bûcheron alcoolique qui voudrait déborder de son corps

il tâte sa bouteille de robine et pour la première fois depuis des décennies il trouve ça immensément triste, lui aussi, de s'être méprisé à ce point

c'est une bonne tristesse pleine de tendresse

une qui a en dedans d'elle des remous, des caresses, des massages

c'est une tristesse lucide et bonne et claire qui donne envie de sortir du boubier et de goûter enfin la confiance et la paix

qui donne même envie

peut-être

qui donne même envie

peut-être

d'avoir des projets.

Écoutez la beauté des langues qui se présentent au micro sans se déguiser

entendez la poésie qu'il y a à ne pas se défiler

écoutez la poésie qu'il y a à filer plutôt, à tisser, à tricoter serré, à faire quelque chose de nos mains qui nous rappelle ce que nous n'avons jamais connu, mais que nous reconnaissons, quelque chose qui sent le violon et la musique à bouche et qui respire l'artisanat qui vaut cher parce qu'il est fait à la main

entendez la vérité qu'il y a lorsqu'on ne fait que mettre le pied dans notre lieu collectif tout croche pour l'aimer

écoutez le silence.

C'est nous qui avons raison et nous le savons

nous ne sommes pas comme vous

nous ne cherchons à haïr nuls autres que nous-mêmes

nous aimons le calme et l'harmonie et comme des Tibétains au cœur lourd nous irons jusqu'à disparaître au profit de l'harmonie

nous irons jusqu'à ne plus dire mot jusqu'à ne plus parler langue

puisque vous vous obstinez à parler si fort

à nous étourdir de vos violentes trompettes qui font que nous avons arrêté de jouer de la musique ensemble pour vous laisser nous jouer votre *show*

que nous avons arrêté de danser ensemble
que nous avons arrêté de conter des histoires, de raconter notre his-
toire ensemble
que nous avons tout arrêté pour vous laisser la place
puisque vous la vouliez tant puisque vos télévisions criaient si fort
leur vérité
puisque dès lors nous n'avions plus besoin de conteurs ni de
guimbardes
puisque vos magasins étaient si rutilants que nous, Indiens saoulés
par l'arrivée du conquérant, nous avons tout mis de côté pour le
plaisir de jouer avec votre quinquillerie.

Mais écoutez ne serait-ce qu'une seule fois la beauté des langues qui
se présentent au micro sans se déguiser
et si nous devenions une armée de travailleurs de rue au cœur en
éponge de mer
et si nous sortions de la grande noirceur
et si nous entrions dans la grande douceur
et si nous ouvrons les pièces closes et laissons sortir de nos poi-
trines toute l'émotion trop large pour elles et si nous remplissons
l'espace collectif de cette émotion au front de bœuf et si nous y plan-
tions des arbres à fierté et si nous envoyions promener tous ceux
qui nous diront que nous rêvons en couleurs et qu'il vaut mieux
travailler et oublier, travailler et trouver lourde la vie, travailler et
mourir, et si nous envoyions promener tout ce qui maintient sous
terre, à coups de railleries, notre envie de beauté, et si nous faisons
«pff» à l'intimidation des meneurs de monde, des possesseurs de
canaux de nouvelles, des directeurs de conscience, et si nous rede-
venions maîtres de nos consciences, de notre conscience collective
et de ses superbes terrains vagues, de nos danses, de nos chants et
de nos histoires, et si nous nous mettions à vivre comme des êtres
humains, c'est-à-dire ensemble et vivant notre territoire plein d'eau,
de français étrange, de sapins et de toute cette immense tendresse
qui attend son heure¹.

1. Ce texte fera partie du collectif *Notre indépendance – 28 Québécois s'expriment*, Stanké, Montréal, 2012, à paraître à la fin octobre.